Jean HONO

Une histoire tahitienne



Jean Hono

Une histoire tahitienne

© Jean Hono, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7512-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux que j’aurais maladroitement dérangé dans leur sommeil éternel.

À Bernard, mon cher ami trop tôt disparu.

Puissent-ils reposer en paix.

Te aroha ia rahi

Avant-propos

Les personnes citées dans cet ouvrage ont toutes existé[1].

Cet ouvrage est issu de recherches généalogiques sur des familles Tahitiennes bien connues en Polynésie Française. Puissent-elles me pardonner d'éventuelles erreurs ou omissions…

Les résultats de ces recherches m'ont semblé être l'occasion, à travers leurs vies, du milieu du XIX^{ème} siècle à nos jours, de tenter d'esquisser les évolutions et les mutations profondes de la société Tahitienne durant cette période.

J'espère y être parvenu, au moins en partie, et avoir réussi à apporter un peu d'éclairage sur l'histoire de cette société qui m'est si chère.

Maria

134°57’ Ouest, 23°06’ Sud : Ile Mangareva, archipel des Gambiers, octobre 1882

Maria avait entendu l’appel du *Pu*, la conque marine, et le cri « *Tero, tero, e pahi !* » du guetteur perché au sommet du point culminant de l’île, annonçant l’arrivée d’un navire. C’était William, elle en était sûre !

Pieds nus, elle sortit en trombe de la maison familiale. Se ruant sur le petit sentier qui traversait l’île, elle gravissait la colline à toute vitesse. Sans s’arrêter, elle lança un joyeux : « Salut Jacques, il est arrivé ! » à l’adresse d’une tombe solitaire qui commençait le futur cimetière Saint Michel, au pied du mont *Auorotini*. Laissant la tombe et la montagne sur sa gauche, indifférente aux accidents du parcours, elle grimpait vers la ligne de crête de l’île, jusqu’au belvédère de *Piiti* dominant la baie *Ngatavake*.

Arrivée au sommet, hors d’haleine, chignon défait et les pieds meurtris, elle laissa éclater sa joie. Un bateau mouillait à l’entrée de la passe de l’ouest, attendant un pilote pour le guider jusqu’au fond de la baie. Elle reconnut immédiatement la silhouette racée de la goélette. Après un voyage de près de neuf cents milles, c’était bien la *Lillian*, avec William le patron, son Willy !

Un canot de six rameurs allait à sa rencontre. À leur tête, Daniel, père de Maria, fils de Jacques. Pilote, comme son père avant lui, il allait prendre la barre et conduire la *Lillian* à travers les patates de corail et les hauts fonds de la passe et du lagon, jusqu’à N*gatavake*.

Elle fit un grand feu avec les broussailles sèches qui envahissaient le lieu. N’ayant que sa longue robe pour hisser pavillon, elle la retira et, regardant fièrement en direction du navire, la fit tournoyer lentement au-dessus de sa tête. Sur le bateau, à l’autre bout de la lunette, Willy appréciait ce nouveau rituel de bienvenue et, par trois fois, fit donner le salut au canon.

L’alternance des chauds baisers du soleil, et des fraîches caresses du vent sur sa peau, durcissant aussi la pointe des seins jusqu’à faire mal, parfois, et les doux frissons qui parcouraient son échine, l’incitèrent à ne pas se revêtir. Comment

avait-elle pu oublier d'aussi délicieuses sensations ?

Elle prit un peu de temps pour admirer sa terre, *Mangareva*, la plus grande des quatorze îles et îlots peuplant le lagon. À une quarantaine de kilomètres au nord du tropique du capricorne, ils étaient les reliefs épars du sommet de la caldeira, envahie par la mer, d'un gigantesque volcan éteint depuis longtemps. Privé de la pression du magma, le vieil édifice s'enfonçait lentement sous son propre poids et, millimètre après millimètre, rejoignait ses racines, par quatre mille mètres de fond. Ses restes, protégés des colères de l'océan par la ceinture corallienne, brisant ses assauts en écumes blanches, se retrouvaient prisonniers d'un lagon turquoise, gemme précieuse posée sur un outremer infini. Le corail, bâtisseur infatigable, réparait les brèches du récif causées par la houle, le surélevant sans cesse pour le maintenir à fleur d'eau, ne laissant, à l'ouest et au sud-ouest, que deux passes pour accéder aux terres. Les nutriments qu'elles charriaient de l'océan, ainsi que la température plutôt fraîche de l'eau du lagon, étaient particulièrement favorables à la Pintadine[2], ou nacre à lèvres noires, qui prospérait dans ce milieu.

Exceptée l'excroissance sud provoquée vers l'ouest par les monts *Auorotini* et *Mokoto* – respectivement quatre-cent-quarante-et-un mètres et quatre-cent-vingt-trois mètres – Mangareva aurait eu grossièrement la forme d'un mince arc de cercle orienté Sud-Sud-Ouest, Nord-Nord-Est, d'environ huit kilomètres de long et de deux kilomètres dans sa plus grande largeur. Sur la crête, la maigre végétation, essentiellement constituée de pins colonnaires, de pandanus et de *aitos*[3], s'enrichissait de cocotiers, orangers, citronniers et arbres à pain sur les étroites plaines côtières. Avec *Taravai*, *Mangareva* était la seule île assez vaste pour être habitée en permanence. *Rikitea*, son plus gros village, concentrait l'essentiel de la population et comptait environ cinq cents âmes.

Le soleil déclinait. Un gabier dans la mâture, un matelot à la sonde, Daniel à la barre, la goélette s'engageait dans la passe. Elle arriverait à *Ngatavake* à la tombée de la nuit. Le feu s'éteignait, Maria redescendit le sentier en boitillant, sa robe soigneusement pliée sous le bras. Elle allait se recueillir sur la tombe de Jacques, le remercier d'avoir exaucé ses prières et ramené son homme sain et sauf, jusque chez lui. Elle avait eu raison de faire confiance à son aïeul, bien plus qu'à ce Jésus, sa bande de saints, et sa clique de missionnaires. D'ailleurs, Jacques était arrivé en premier sur l'île, bien avant le père Laval – pas Jacques Désiré le bienheureux[4], l'autre, Louis-Jacques, dit Honoré Laval[5].

Un peu avant le cimetière, une source remplissait une grande vasque au bord du sentier. L'eau, pure et fraîche, disparaissait presque aussitôt après sous terre, empruntant sans doute un des innombrables chemins que la lave se frayait autrefois. Maria s'immergea entièrement dans le bassin. L'eau froide calmait ses pieds endoloris. Revigorée, elle sortit du bain, et se frictionna avec les fougères parfumées[6] qui poussaient là.

Du bout des doigts, elle se mit en devoir de peigner ses très longs cheveux noirs bouclés. Ils ondulaient sur ses épaules, chutaient dans le creux de ses reins, ruisselaient sur ses fesses rebondies, qu'on devinait fermes et musclées, puis retombaient en cascade jusqu'à ses chevilles. Grande femme de vingt et un ans, le teint mat, de grands yeux aussi noirs que ses cheveux, les lèvres charnues, dotée d'un immense appétit de vivre, Maria était sans doute la plus belle de Mangareva, courtisée par tous, mais qui ne se donnait qu'à Willy.

Des hibiscus balisaient le sentier. Elle cueillit une grosse fleur rouge, la piqua dans ses cheveux, puis remit sa robe. Même mort, Jacques ne devait pas la voir nue.

Alors que, à l'époque, les indigènes ignoraient jusqu'à l'existence des vêtements, Célestine, la douce et tendre épouse de Jacques, grand-mère de Maria, au caractère bien trempé, avait habillé ses enfants depuis longtemps. Non par pudibonderie, mais pour soustraire ses filles aux regards concupiscents et libidineux du Résident Hippolyte, Œil de la France et représentant de son administration sur ce petit bout de terre. Telle une louve, elle veillait jalousement sur sa portée, n'hésitant pas à braver et même agresser l'Autorité lorsque son regard pervers s'approchait trop près. Les filles étaient tenues de rester vêtues, les garçons faisaient comme ils voulaient et allaient nus, le plus souvent, comme la plupart des adultes – hommes et femmes – qui ne s'habillaient que pour l'office du dimanche et qui, aussitôt la messe dite, se hâtaient de retrouver l'état de nature au désespoir du père Laval qui y voyait l'échec de sa grande œuvre civilisatrice et courait ramasser les précieux vêtements abandonnés çà et là…

Maria s'assit sur la tombe de Jacques, tout comme autrefois elle s'asseyait sur ses genoux, pour lui dire ses peines et ses joies d'enfant. En échange, il lui racontait, en l'enjolivant, sa bretagne natale, ses voyages en mer et son arrivée à *Mangareva* en 1829, son amitié avec le roi *Maputeao* et l'installation de son comptoir de nacres et de perles.

Il ne lui dit pas qu'il avait déserté du navire de commerce[7] *La Pompée*, à *Arica*, au Chili, avant de s'embarquer sur la goélette *Aimable Joséphine* et de mettre sac à terre à *Mangareva*.

À quoi bon ? et puis, au fond, de quoi déserte-t-on ? d'un bateau, ou des conditions inhumaines qu'on vous y fait, pour que Monsieur l'armateur habille ses femmes de la dernière mode de Paris et qu'elles puissent s'afficher à la galerie de l'église d'Audierne[8], pendant que, en bas, d'autres femmes prient pour le retour de leur mari ?

Ce n'est pas tant qu'elles les aiment, leurs maris, ou alors au tout début, mais c'est surtout que, s'ils ne reviennent pas, c'est encore plus de misère. L'aînée qu'il faut placer comme domestique chez l'armateur, qui va la violer et engrosser – une bouche de plus à nourrir – pendant que Madame, aussi inique que son mari, fait la morale à sa mère, sous entendant que, par sa paresse, elle serait elle-même la seule vraie responsable de sa pauvreté. Et puis, que diable, quand on est si pauvre, on ne fait pas des portées de douze ou vingt gosses !

La grossesse de l'aînée devenue évidente, il faudrait renvoyer cette jeune catin qui a osé séduire son pauvre mari…

En fait, pour un marin, la seule désertion possible, c'est pour la mort, le dernier port, dernier havre de paix… à quoi bon lui dire tout ça ?

Il lui avait quand même raconté l'arrivée de ces missionnaires catholiques décharnés. On eut dit de saints hommes, détachés du monde et des nourritures terrestres, pratiquant une vie d'ascèse et le jeûne quotidien. Mais pas du tout ! c'est la faim qui les tenaillait, pas la foi ! Dans leur pays il n'y avait pas de taro, de manioc, d'igname et même pas d'arbre à pain ! Tout au plus connaissaient ils une sorte de *mape*[9], peu nourrissant et c'est ça qu'ils nommaient fruit à pain[10] !

Il ne leur restait que les îles des *Tuamotu* et *Gambier* pour faire leur mission, les îles les plus peuplées étant déjà évangélisées par les protestants.

Bourrés de certitudes, autoritaires en terre inconnue, leur arrogance leur aurait coûté la vie sans l'intervention de Jacques. De cela, nul remerciement. Qu'ils survivent, c'était la volonté de Dieu seul, pour la mission !

Ils avaient opportunément réussi à guérir quelques indigènes, de maladies qu'ils venaient probablement d'apporter eux-mêmes, entraînant la conversion

d’un grand nombre d’entre eux, dont le faible roi *Maputeao*. Ils en profitèrent, Laval en tête, pour confisquer son peu d’autorité et installer une véritable théocratie. En quête de légitimité, désormais gros et gras, ils devaient absolument devenir indispensables pour continuer à jouir de leur nouvelle vie confortable. Ils instaurèrent alors un régime religieux quasi intégriste, qui, plus tard, s’accommoderait mal de la future administration française et donnerait des arguments aux pourfendeurs du clergé…

Après l’évocation de sa mémoire, l’ayant fait un peu revivre, Maria remercia son grand-père d’avoir protégé son homme des périls du grand océan et des monstres marins qui le peuplent, et rentra préparer l’accueil de son chéri.

Willy devait avoir débarqué et serait bientôt à *Rikitea*.

Ce soir, il y aura fête ! Pour son deuxième anniversaire, bébé Marie-Anna aura son papa !

Depuis le départ du père Laval[11], on peut à nouveau fabriquer et boire l’*ava anani*, le vin d’oranges, et danser nos anciennes légendes !

Les matelots de la *Lillian* resteraient à *Ngatavake* pour empêcher qu’ils ne transmettent de nouvelles maladies aux jeunes filles de *Rikitea*. Pour plus de sécurité, celles qui le désiraient pouvaient d’ailleurs être hébergées temporairement au couvent de *Rouru*. Seul Willy pouvait venir au village avec la paye des travailleurs et plongeurs.

Comme son père, Daniel les employait à la construction de baleinières qu’il revendait aux bateaux de passage, mais surtout à la plonge des nacres dans le lagon, qui, ici, peuvent atteindre trente centimètres dans leur plus grande dimension. Destinées à la fabrication de boutons, à la tabletterie et marqueterie de luxe, elles contiennent, pour nombre d’entre elles, de très grosses perles naturelles régulières, à l’orient exceptionnel dont les couleurs vont de l’aubergine foncée au bleu clair, en passant par le vert irisé de la variété *aile de mouche* et toute une gamme de violets et verts. Les perles jaunes des grandes profondeurs, restaient encore inaccessibles aux plongeurs – hommes et femmes – nus, en apnée, qui, bien que considérés comme les meilleurs au monde, plongeant chaque jour quinze ou vingt fois à vingt-cinq mètres, ne pouvaient descendre plus bas sans scaphandre. Il faudrait attendre encore quelques années avant son utilisation, ce qui obligerait aussi à établir une